

—Et je dois en prendre une cuillerée d'heure en heure ?...

—Parfaitement !

—La fiole était presque pleine, il peut en rester pour jusqu'à minuit, n'est-ce pas ?

—C'est calculé ainsi, mais l'effet du remède ne sera plein et entier que s'il se combine avec du repos... Soyez donc raisonnable, dans votre propre intérêt, et recouchez-vous...

—Je vous remercie, docteur... j'obéirai... Je vais me jeter sur mon lit... Sylvain et Galoubet viendront me parler tout à l'heure...

Le docteur fit quelques dernières recommandations et se retira.

Mme Rosier regagna sa chambre, se coucha sans se déshabiller mais en s'enveloppant dans les couvertures, sonna Madeleine et lui dit d'introduire les deux hommes, ce qui fut fait aussitôt.

—Avez-vous déjeuné ? leur demanda-t-elle.

—Non patronne, pas encore...

—Je suis en train de préparer le repas de ces messieurs... fit la servante.

—Eh bien ! allez, et quand ce sera prêt, venez les avertir...

—Oui, madame...

—Madeleine sortit.

—Maintenant écoutez-moi... reprit la policière en s'adressant à Galoubet et à Sylvain Cornu. Vous avez compris qu'il s'est passé pour moi quelque chose d'extraordinaire et de terrible...

—Oh ! oui, patronne !... Il n'y a qu'à vous voir ! Etes-vous changée !

—Ce n'est rien... ça reviendra... Répondez-moi avec franchise... M'êtes-vous véritablement dévoués ?

—A me jeter dans le feu pour vous !... dit Galoubet.

—Et moi dans l'eau !... ajouta Sylvain.

Puis, tous deux en chœur :

—Patronne, c'est la vérité ! parole sacrée !

—Prouvez-moi donc votre dévouement...

De quelle façon ?

En ne me questionnant pas et en m'obéissant en aveugles...

—Nous sommes prêts... Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Pouvez-vous vous procurer des fausses clefs, des crochets, et une pince-monseigneur ?...

Sylvain et Galoubet échangèrent un regard, et le premier répondit :

—Patronne, c'est facile... Je connais un recéleur, qui contre le dépôt d'une pièce de vingt francs, me prêterait tout un jeu de caroubleur.

Disons-le en passant, on donne le nom de *caroubleurs* aux voleurs de profession qui, à l'aide de fausses clefs, entrent partout, au hasard, et s'emparent des objets dont ils peuvent tirer un parti quelconque.

—Procurez-vous cela le plus tôt possible... répliqua Mme Rosier.

—J'aurai les objets dans deux heures... Il ne s'agit que d'aller les chercher...

—Vous irez donc après-déjeuner

—Bien, patronne...

—Que sont devenus les deux agents qui travaillaient avec nous hier ?

—Ils sont allés à la Préfecture rendre compte de votre accident...

LXI

Mme Rosier fronça les sourcils.

—A la Préfecture... répéta-t-elle. Ils sont allés rendre compte... c'est fâcheux... c'est très fâcheux...

—Dame ! ils ont cru bien faire... murmura Galoubet.

—Mieux eût valu se taire... Enfin j'ai pris mes mesures... Ces deux agents reviendront-ils ce matin ?

—Ils ne l'ont pas dit.

—Alors que l'un de vous coure les prévenir que j'ai besoin d'eux, mais sans s'adresser au chef de la sûreté qui doit ignorer pour le moment ce que nous allons faire.

—Dans ce cas, pourquoi s'occuper de ces hommes ?

—Parce que nous aurons probablement des arrestations à opérer.

—Eh bien ! si nous n'étions pas en force, nous pourrions requérir des gardiens de la paix.

—Vous avez raison. Les gardiens de la paix suffiraient au besoin.

—D'autant plus, fit Sylvain Cornu avec un mouvement de torse plein de cranerie, d'autant plus que Galoubet et moi nous sommes solides.

—Etes-vous armés ?

—Nous avons nos revolvers.

—C'est bien. Occupez-vous seulement du trousseau de fausses clefs et de la pince-monseigneur.

A cette minute précise un coup de sonnette retentit dans l'antichambre.

On entendit le bruit de la porte qui s'ouvrait.

A ce bruit succéda un murmure de voix, puis la porte se referma.

Presque en même temps Madeleine entra dans la chambre de sa maîtresse.

—Qui était là ? lui demanda Mme Rosier.

—M. Maurice, répondit la servante.

—Ah !...

—Il a été bien contrarié de ne pas vous voir et il vous attendra ce soir où vous savez.

En entendant ces mots si simples la policière parut éprouver une effroyable angoisse, à en juger par sa pâleur et la contraction de ses traits.

Sa tête retomba sur l'oreiller.

Elle ferma les yeux et de grosses larmes coulèrent de ses paupières abaissées.

* *

Nous étonnerons peu nos lecteurs en leur affirmant que tout était sens dessus dessous à la Préfecture de police.

L'assassinat tenté sur la personne du comte Yvan Smoloff-Kourawieff, la découverte du double et mystérieux appartement du boulevard du Temple et de la rue Béranger, redonnaient une actualité sinistre à l'affaire presque endormie du Père-Lachaise et de la rue Ernestine.

Le chef de la sûreté, le commissaire aux délégations, et le juge d'instruction Paul de Gibray, avaient passé la journée du mercredi, presque entière, à fouiller les maisons voisines de celles où le comte Yvan était venu tomber dans un piège.

Les cerveaux se trouvaient en ébullition.

Les noms de *Marchais* et de *Martin* attribués aux locataires des deux appartements qu'un mécanisme mettait en communication, faisaient naître une complication nouvelle.

Ce *Marchais* et ce *Martin* étaient-ils un seul individu ou deux personnages distincts ?

Ces personnages étaient-ils Lartigues et Verdier, ou du moins les associés de cette bande infernale à laquelle on devait l'assassinat du tombeau Kourawieff, l'assassinat de la rue Montorgueil, et enfin l'assassinat du comte Yvan lui-même ?

On se perdait en conjectures.

L'épouvante régnait de tous côtés.

Les journaux criaient : Haro ! sur la police qui laissait fonctionner librement en plein Paris une horde de bandits introuvables pour elle.

Paul de Gibray avait passé la nuit hors de son logis.

Le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations étaient debout depuis quarante-huit heures.

Rien d'essentiel n'avait été relevé dans cette enquête minutieuse.

Rien ne venait éclairer la police.

Pas un indice, aucune piste à suivre.

Partout le même mystère, les mêmes ténèbres.

Brisés de fatigue physiquement, et moralement anéantis par la conscience de leur impuissance, les magistrats rentrèrent chez eux le jeudi matin, afin de prendre un peu de repos.

Les agents Masson et Grandchamp, après avoir ramené Mme Rosier à son domicile, en compagnie de Galoubet et de Sylvain Cornu, s'étaient en effet rendus la veille au soir à la Préfecture de police afin de rendre compte de ce qui s'était passé au bureau de poste de la rue d'Enghien,

Ils n'avaient trouvé personne à qui s'adresser utilement...

Toute la gent policière était au dehors, s'absorbant dans l'affaire du boulevard du Temple.

Force leur fut de se retirer sans avoir fait de rapport verbal.

Le lendemain matin ils revinrent.

Le chef de la sûreté n'avait point encore paru.

Les agents déposèrent un procès-verbal écrit que le secrétaire du chef de la sûreté promit de mettre sous les yeux de ce dernier le plus tôt possible.

Ce ne fut qu'à une heure assez avancée de la matinée que le chef et le commissaire aux délégations judiciaires firent leur apparition et se mirent en devoir d'expédier les affaires.

Les rapports s'entassaient sur le bureau.

—A-t-on vu Mme Rosier ? demanda le chef à son secrétaire.

—Non, monsieur... D'après le rapport des agents Masson et Grandchamp, elle serait dangereusement malade...

—Dangereusement malade !... Serait-elle tombée sous les coups des misérables que nous cherchons en vain ?

—Non, monsieur...

—Alors qu'a-t-elle donc ?

—Vous trouverez les détails de l'accident dans le rapport très circonstancié des agents...

—Où est ce rapport ?

—Le voici...

Le chef de la sûreté prit des mains de son secrétaire de travail collectif signé des noms de Masson et de Grandchamp.

Il le lut avec une attention soutenue et un froncement de sourcils qui témoignait de son mécontentement.

—Encore ! s'écria-t-il tout à coup en frappant du poing sur son bureau. Une piste est trouvée, un taque-nard est tendu et l'homme s'échappe !

—Ah ça ! mais c'est donc une fatalité qui s'attache à cette affaire pour anéantir tous les plans et nous donner en toute occasion le rôle de dupes !...

—Mme Rosier ne m'avait point parlé de cela... C'était sans doute la combinaison sur laquelle elle fondait de si grandes espérances qu'elle m'avait promis pour mercredi soir la capture de Lartigues lui-même ou tout au moins d'un de ses complices...

—Qu'allait-elle donc faire à ce bureau de poste ?...

—Elle filait une lettre à coup sûr...

—Pourquoi cet évanouissement soudain ?

—Elle seule pourra me l'apprendre, et je vais le lui demander...

Le chef de la sûreté avait dit tout ce qui précède à demi-voix, en phrases hachées, que coupaient des interjections nombreuses.

Il ajouta, en se tournant vers son secrétaire :

—Qu'on aille me chercher une voiture vivement !...

Le secrétaire sortit aussitôt pour donner des ordres. Cinq minutes plus tard un garçon de bureau vint annoncer que la voiture attendait.

Le chef y monta en jetant au cocher l'adresse de la policière.

Arrivé rue de la Victoire, il sonna d'une main fiévreuse à la porte de l'appartement.

—Madeleine vint lui ouvrir.

—Mme Rosier ? demanda-t-il.

Fidèle à la consigne, la servante répondit :

—Madame est sortie.

—Sortie ! ! répéta le magistrat avec un haut-le-corps de surprise.

—Oui, monsieur.

—Mais elle était malade, disait-on... très malade...

—On exagérât... L'indisposition était peu de chose. La nuit a été bonne et madame est partie dès le matin...

—Pouvez-vous m'apprendre où elle allait ?

—Non, monsieur, car je l'ignore...

—Était-elle seule ?

—Non, monsieur... Il y avait avec elle deux messieurs qui ont passé la nuit chez nous...

—Savez-vous le nom de ces deux messieurs ?

—J'ai entendu madame appeler l'un d'eux Galoubet...